

Romuald Jandolo, *Last Dance*, 2020

L'été en K-Way sur la plage, cheveux au vent et nez rougi. On ne joue pas au frisbee en bord de Manche, on grelotte et on attend. On tente de patienter avant le passage du cirque en jouant à des jeux de sociétés en carton blême défraîchi, dans des maisonnettes à crépis crème, toits pointus en ardoise et murs épais à l'isolation douteuse. Toutes les mêmes.

Venez assister à *Last Dance*, dernier tour de piste avant la fermeture du Camping de Granville ! Le mégaphone grésille. Sur le chemin du chapiteau, des affiches tapissent les poteaux électriques en bois érodé par les embruns. "Animaux exotiques", "Spectacle Acrobatique" peut-on lire sur la camionnette jaune moutarde. Le rayon du gyrophare balaie les rues à l'heure de la rentrée des plages. C'est la fin des vacances. Et celle de tous les étés de mon enfance en Normandie. Romuald Jandolo passait par là aussi, enfant, mais se trouvait au centre des gradins, avant de s'établir dans la région, bien plus tard, après avoir quitté le Cirque Dumas et la communauté des gens du voyage.

Bienvenu aux étranger·e·s, aux ami·e·s, aux curieux·ses de passage et aux flâneur·se·s arrivé·e·s là par hasard.

Last Dance est un moment de travail, un prélude à une histoire qui sera racontée par étapes, à d'autres spectateurs, dans d'autres contextes. Mais cette fois, c'est à vous que cette installation s'adresse. Toutefois, nous n'assisterons pas à un spectacle mais en découvrirons les dessous. Ou l'art de séduire par une annonce racoleuse pour vous emmener ailleurs. Que se passe-t-il à la tombée du rideau, durant tous les moments de vie et de vide entre deux représentations?

Voici une camionnette, une caravane et leurs intérieurs respectifs. Faufilez-vous pour les observer de près. Les restes tristes d'une panthère affamée sont dissimulés au sein de la première. Un simulacre inquiétant de vie domestique est agencé dans la seconde. Deux versions d'une scène de dévoration plus ou moins fatale sur fond de musique guignolesque, et, dans un autre registre, une évocation de la vie nomade et des campements de fortunes.

Dans cette "situation de cirque", Romuald Jandolo puise dans son histoire intime et déplace des éléments du folklore forain dans le champ de l'art contemporain et inversement. Il soumet le projet tout entier aux itinérances de son enfance, et emprunte la forme aux reconstitutions des musées d'art populaires et d'ethnographie, autant qu'à la nature morte et au tableau vivant.

Pour celles et ceux qui le connaissent, Romuald Jandolo manie la démesure comme une figure de style et une esthétique de vie. Il aime repousser les limites du goût, des relations et des attentes, des jeux sociaux entendus et des codes de classe. Seuls comptent l'humour et la dérision comme transgressions ultimes, mais aussi moyens privilégiés de transmettre des récits et de provoquer la rencontre.

Des couleurs propres à son travail sont rejouées ici, pour votre bon plaisir : une performance très *camp* des genres, un exotisme forain à la petite semaine, une mythologie du voyage galvaudée par essence. Ou encore un syncrétisme culturel d'échoppe touristique et un méli-mélo mystique d'arrière boutique de magie pour novice en mal d'aventures. Autant de ressorts dramatiques pour encourager des émotions franches et outrées - presque de l'ordre de la pulsion ou de l'instinct - oscillant entre émerveillement et terreur, hilarité et

accablement, intérêt sincère et curiosité déplacée. Le ridicule côtoie le sublime. Le pouvoir du Kitch opérera toujours.

Sa position n'est néanmoins pas celle de l'adhésion mais d'une ambivalence savante entre chiens et loups, d'un balancement perpétuel entre les ressentis immédiats de l'enfance et les désillusions cruelles de l'âge adulte. D'une oeuvre à une autre, il s'emploie à transformer clichés et stéréotypes faciles en figures hybrides et archétypes d'un genre nouveau.

Dans sa dimension intime, la caravane est une caverne, une grotte habitée de symboles. Un papier peint de l'artiste travesti en Diva ou Madone parmi les lions reformule un ancien mural - et entretient une étrange ressemblance avec une photographie de sa mère. Tout autour, des motifs de poils et de roses enlacés forment des grottesques sexués inspirés de la fascination si particulière de Georges Bataille pour les signes élémentaires de la grotte de Lascaux.

Présentée comme un écrin, elle fait office de cabinet de curiosités, de reliquaire ou de boîte à trésors jalousement gardée. Elle renferme, sous forme de fragments éparses, des souvenirs d'histoires de famille, de traumatismes enfouis et de contes écoutés avant de dormir. Une main en verre longiligne et spectrale remontant le long des couvertures suffit à évoquer toutes les peurs nocturnes : la Dame Blanche, messagère des morts à venir, le Chpouck, figure du Mal malicieuse et redoutable dans la culture orale, et la crainte indicible, originelle des ténèbres.

Et si, au milieu de cela, les identités n'étaient après tout que fictions ?

Voyez-vous, la vraie question de cette situation serait peut-être celle-ci : comment les récits de famille, les regards et paroles des autres inventent et construisent pour nous une identité? Autres dont, parfois, les mots deviennent nos mots, nos images, notre imaginaire. Lorsque ces voix susurrent à l'arrière de nos têtes et se mêlent à notre chair, comment devenir soi? Comment se saisir de ces mots, les manipuler, les malaxer, les corrompre, nous les approprier jusqu'à ce qu'ils nous appartiennent et nous représentent?

Comment faire la paix avec les siens?

Mais il me semble déjà entendre quelques notes d'un numéro reconnaissable. Cher Public, bienvenu pour cette dernière danse. Souvenez-vous, le diable est dans les détails et la vérité dans le travestissement.

Août 2020, Anaïs Lepage